



L'INCONSCIENT DANS LA CRISE

Trou noir à l'écran

Réginald Blanchet

Les astrophysiciens les dénomment « trous noirs ». Ce sont, à vrai dire, des objets. Ils sont aussi désignés comme des « boules noires ». Ce sont des corps d'un type particulier qui ont, entre autres caractéristiques, de n'émettre aucune lumière et de ne laisser échapper de leur champ gravitationnel aucune particule de matière qui s'y serait laissée prendre. C'est peut-être à l'épiphanie inopinée d'un tel objet que l'on a assisté le 11 juin dernier lorsque les écrans de la radio-télévision grecque publique (ERT) se sont retrouvés soudain plongés dans le noir absolu. C'était là l'effet de la décision abrupte du gouvernement, prise au motif urgent de la nécessaire réforme du

secteur public. Le caractère inouï de la mesure, sa dimension hors normes et obscurément prémonitoire du tourbillon qui menaçait de tout emporter dans son mouvement provoqua la sidération et l'émoi. Car l'écran noir disait autre chose que l'acte qui entendait, commencer de façon résolue, à rationaliser le service public par la réduction de ses effectifs souvent pléthoriques. Il signifiait d'abord le *black-out* ainsi obtenu par une décision politique dont les tenants et aboutissants

étaient obscurs. En fait, la mesure excédait la pure logique réformatrice qui était affichée, et qu'elle a contribué de façon décisive à faire dérailler. Le ratage a été le solde de cette opération hautement contradictoire en elle-même où s'est retrouvée prise au piège l'action du gouvernement.

Pêché et châtement

C'était en premier lieu une opération de dénégation. Sous des dehors d'acte d'autorité le *lock-out* de l'ERT était en vérité l'acte de sujétion d'un pouvoir qui n'avait su trouver, en dernière instance, que cet expédient pour souscrire aux engagements pris auprès de la *troïka* de ses créanciers et bailleurs de fonds en matière de compression de la fonction publique. Antonis Samaras, le Premier ministre, avait eu recours pour justifier sa mesure, à une rhétorique bien étrange. Il



incriminait le « péché » de l'organisme : ERT vivait dans le péché. Il fallait qu'elle s'amende. Mais avant tout il convenait qu'elle reçoive le châtement requis. La coupure de l'antenne alors s'imposait. Mais le noir qui venait obscurcir l'écran venait aussi celer les pratiques peccamineuses d'un pouvoir qui n'avait eu de cesse, depuis longtemps, d'utiliser le service public à des fins de clientélisme politique en y plaçant les personnels de son choix. C'était l'habit de repentance que le saint homme entendait faire endosser de force à la pécheresse. Mais était-ce là posture de réformateur ? Et l'imprécation sied-elle à la volonté de réforme ?



Car à la vérité, en fait d'action politique d'envergure que les circonstances appelaient, on eut droit au spectacle d'une manœuvre qui se voulait pleine d'audace, avant de s'avérer être de pure circonstance et d'échouer assez piteusement. C'était un coup opportuniste et mal calculé. Il visait, sous couvert de réforme, à régler leur compte aux corporations tenant l'appareil audiovisuel d'État, coupables d'utiliser l'outil d'information pour censurer l'action gouvernementale. Des grèves déclarées au moment propice brisaient l'audience d'événements favorables au gouvernement. Le *lock-out* d'ERT a été la monnaie de la pièce rendue au syndicalisme qui menait une politique anti-gouvernementale. Pour être une mesure de rétorsion, la décision gouvernementale pouvait paraître de bonne guerre. Mais c'était méconnaître sa caractéristique majeure : elle était illégale, voire anticonstitutionnelle. Dans l'arrêt rendu le 17 juin dernier, le Conseil d'État l'a censurée : l'information par les canaux publics ne saurait être suspendue par une décision de l'Exécutif. L'acte d'autorité dont voulait faire preuve le Premier ministre s'avérait pour ce qu'il était : un acte d'autoritarisme méconnaissant la règle constitutionnelle. Elle portait tort à la démocratie elle-même, et doublement : dans l'agencement de ses organes d'exercice et de leurs compétences, mais aussi dans son esprit. De ce dernier point de vue, la question de la définition voire de la refondation du concept de service public, de son espace propre et relativement différencié, ne sera pas posée. L'écran voilé de noir le manifeste.

Les ressorts vrais d'une réforme d'État

Mais il y a plus grave. Une tentation autoritaire existe bel et bien qui cherche à se constituer en force d'action au sein d'un pouvoir qui se sait précaire. Certes, le Premier ministre plaide « le choix forcé » - son interview au Journal *To Vima* du 26 juin dernier en témoigne. Ce sont les circonstances qui ont décidé. Il ne voulait pas plonger la télévision et la radio dans le silence. Bref, s'il enfreint la loi fondamentale c'est par la force des choses. Cette rhétorique n'est pas anodine. C'est celle de l'état d'exception et de la mouvance antidémocratique. L'écran noir se trouve au diapason de l'emblème lugubre du parti néo-nazi. C'est en effet le seul parti politique à avoir approuvé la fermeture illégale de l'antenne publique. « Putsch cathodique », a-t-on écrit. Les partisans de la manière forte, de la brutalité sanguinaire ne s'y sont pas trompés. Le caricaturiste non plus qui a croqué, en guise de commentaire de l'événement, un nervi de l'Aube dorée, T-shirt noir signalétique, faciès sinistre d'abruti, vautre face à l'écran noir de la télévision, exultant au motif qu'« avec cette télé tout en noir son parti disposait désormais de sa propre chaîne nationale ».

C'est assez dire. Car c'est un fait que le *lock-out* de l'ERT s'inscrit dans cette dérive politique d'une fraction de la droite disposée à faire alliance avec les néo-nazis. Inquiète de voir une partie de son électorat la quitter pour aller rejoindre la base électorale de ces derniers, elle prend soin désormais de la caresser dans le sens du poil. Elle s'efforce de satisfaire ses aspirations autoritaires, ségrégationnistes et franchement anti-démocratiques. Le choix forcé que fait valoir Antonis Samaras dans son plaidoyer *pro domo* dévoile dès lors son ampleur. C'est le choix forcé du gestionnaire froid prêt à faire feu de tout bois pour maintenir, croit-il, le navire à flot. Mais le cynisme politique devient inquiétant quand il est l'arme d'apprentis sorciers. À cet égard, entre Angela Merkel et Antonis Samaras, la différence n'est que de degré. La première n'aura d'ailleurs pas manqué d'apporter son soutien au second empêtré dans son acte manqué. Il le fallait, sous peine de voir l'Europe entière entrer à nouveau dans une zone de turbulence. Mais celle-ci ne relève pas d'un ordre aléatoire. Elle fait partie du champ de gravitation du trou noir qui a nom : « réforme de l'État ». Soit traduit en clair : production de l'État néo-libéral pour qui la rentabilité prime sur la démocratie. Mais aussi production d'un sujet néo-libéral adéquat à cet ordre des choses. C'est là sans doute la traduction exacte du « choix forcé » de M. Samaras. C'est aussi ce qui a glacé le sang des Grecs et les a tétanisés un instant, puisque pas même la Junte des colonels n'avait osé. La comparaison est revenue sur toutes les lèvres.

La télévision vous regarde



Pourtant, au-delà de l'inquiétude raisonnable quant au destin compromis du service de la radio-télévision publique dissoute brutalement, par-delà le dessein politique alarmant qui cherche à se faire jour, c'est encore autre chose rencontré sous les espèces lugubres de l'écran noir, qui a fait interprétation pour chacun. C'est que nous sommes tous devenus des spectateurs, et plus particulièrement des téléspectateurs. Confronté à cet écran muré, le spectateur était tout à coup délesté de sa fenêtre sur le réel. L'écran qui lui ouvrait la scène du monde, qui, en cela déjà, la lui interprétait comme spectacle, signifiait, éteint et silencieux, que le monde à vrai dire n'existait pas, ou plutôt n'existait que *vu*. L'écran qui ne montrait à présent que le noir sidéral, c'était donc la fin d'un monde. Fin de la représentation, par où chacun se retrouvait affronté sans médiation à ce qui, dans le régime courant de la perception des sens, reste voilé, à savoir le regard lui-même, regard autonomisé de ce qui est regardé, regard émancipé de ce qui est vu. Soudain privé du support du spectacle du monde, le spectateur était mis en face de ce regard désormais inoccupé, vidé de tout objet des sens. C'est là sans doute la source de l'angoisse sourde qui a saisi à l'instant de l'événement tout un chacun. Dans l'opacité de l'écran c'est l'irreprésentable comme tel qui émergeait, le « trou noir » qui happait le sujet dans son champ de gravitation.

De ce fait, et en même temps qu'il était l'objet d'un abus de pouvoir le coupant de sa fenêtre sur le monde, le téléspectateur s'est trouvé ramené à sa propre opacité. Regardé par le regard sans sujet de l'écran vide, capté par lui et assimilé lui-même à cet objet regardé, le téléspectateur déchu faisait l'expérience de la pulsion et de l'objet pulsionnel qu'il est : pour ce pouvoir qui l'a à l'œil, pour la pulsion qui exige de lui satisfaction, indifférente à quelque transcendance que ce soit. Regardé dans sa jouissance de voyeur, dénudé, le citoyen téléspectateur s'est trouvé en proie à l'angoisse. L'acte coupable d'un pouvoir politique faisait résonner la faute propre à tout un chacun,

d'être le citoyen téléspectateur réduit, pour l'essentiel, à glisser à termes réguliers, dans le meilleur des cas, son bulletin de vote dans l'urne électorale. Peut-être pourrait s'interpréter par là le fait, autrement inexplicable, qu'en dépit de l'émotion et de l'indignation suscitées par l'abus de pouvoir, et du fait de l'angoisse due au dévoilement d'une jouissance bien réelle quoique méconnue, la grande majorité des sondés, y compris des électeurs de la gauche radicale du Syriza, se soit déclarée favorable aux mesures de réduction des effectifs de la fonction publique, et de l'ERT notamment. Le sujet gestionnaire semblerait prendre le pas ici sur le sujet spectateur, le sujet de la rigueur budgétaire sur celui de la jouissance dispendieuse. Mais, comment ne pas le noter, il ne s'agit là que de la jouissance... des autres. Autant dire que si la réforme de l'État ne devait concerner que la jouissance, et la jouissance de l'Autre prioritairement, il se pourrait qu'elle ne s'avère être que le « trou noir », ou la « boule noire » comme on voudra, qui capturera dans son champ de gravité un monde que la lumière aura déserté.

Ecrire juste

Entretien avec Marc Pautrel - Partie 2

Philippe Bouret

[La partie 1 de l'entretien avec Marc Pautrel est à retrouver dans Lacan Quotidien n° 339](#)



Photo Catherine Hélié, Éditions Gallimard

Ph. B. - En vous lisant, j'ai éprouvé un sentiment d'étrangeté. Il y a cette femme qui demeure insaisissable dans sa beauté et dans son rapport au monde, ce narrateur dont on ne sait quasiment rien sinon qu'il l'aime et une temporalité qui échappe au lecteur. Et votre écriture semble tourner autour de quelque chose de caché, un secret, voire un vide. Une constante dans votre œuvre ?

M. P. - Oui, bien sûr, je crois que le secret fonde le monde. Tout part toujours de quelque chose de caché, on ne peut être en relation avec les autres que grâce à du secret, que

parce qu'on ne dit pas tout sur soi, il faut taire des choses de soi, il faut du « tu ». C'est d'ailleurs assez clair en français, quand je dis « tu » à une femme, elle doit entendre « tout ce qui est *tu* de moi, tout ce qui est *tu* de toi ». La curiosité va pousser chacun à essayer de percer ce secret, le secret va ici encore être le moteur. C'est parce que quelque chose est caché qu'on cherche à le découvrir, et parce qu'on cherche à le découvrir qu'on se met à marcher et qu'on va quelque part. C'est, je crois, ce que fait la psychanalyse. Dans *Polaire*, si le narrateur est révolté contre les psychiatres qui assomment de médicaments la femme qu'il aime, et elle le dit elle-même, elle en souffre, elle a des mots terribles quand elle explique que les médicaments lui « sucent le cerveau », que sa « tête est en train de fondre », il admire au contraire les psychanalystes. Et justement, à aucun moment l'héroïne n'évoque la question de l'analyse et il suppose donc qu'elle n'en a jamais suivi. Elle n'a pas assez parlé et le narrateur pense que lui seul, non pas par la parole mais cette fois par l'amour, pourrait délier ce nœud en elle. Plus généralement, s'agissant de la psychanalyse, sans l'avoir pratiquée, j'imagine tout de même que pour un analyste, écouter son patient doit être absolument incroyable, passionnant, dans tout ce que ça révèle sur la nature humaine. Si je n'avais pas été écrivain, j'aurais peut-être aimé être psychanalyste pour pouvoir explorer les êtres et leurs histoires, pénétrer précisément au cœur du secret.

Ph. B. - Je suis heureux que vous évoquiez la psychanalyse. Dans *Polaire* le narrateur parle un peu comme vous, il dit : « J'admire les psychanalystes, pour leur science du langage, leur goût de la poésie et l'élégance de leur pratique, écouter, raconter, parler et encore parler... ». Quand il fut question du secret, vous avez même évoqué « le traumatisme ». En novembre prochain, les 43èmes Journées de l'École de la Cause freudienne portent ce titre, « Trauma » Alors, enseignez-nous ! Ce signifiant « trauma », pour vous, l'écrivain, que représente-t-il ?

M. P. - Dans *Polairé*, le narrateur n'a aucune connaissance particulière du trauma, la question est beaucoup plus simple : puisqu'il est amoureux de l'héroïne, il ne peut pas croire qu'elle soit malade au sens pathologique, donc il suppose – c'est seulement suggéré – qu'elle a subi un trauma quelconque, physique ou mental, qui la perturbe aujourd'hui, que la cause de sa maladie est extérieure et non pas intérieure. Le narrateur a d'ailleurs une attirance pour le côté perturbé de cette femme, et à un moment il dit qu'il a vu une photographie d'elle datant de quelques années, et qu'elle y semble très banale, totalement différente, beaucoup moins belle. Donc elle a changé entre le moment de cette photo et aujourd'hui, mais il ne sait pas pourquoi. Tout comme à la fin il devine qu'elle est encore en train de changer à nouveau, et d'ailleurs c'est peut-être sa guérison qui arrive, et c'est le moment où le narrateur choisit de s'en éloigner.

Ph. B. - Cet impénétrable secret auquel le narrateur se cogne. Y a-t-il quelque chose de traumatisant dans l'acte même d'écrire ou à l'origine de l'acte? Accepteriez-vous de dire quelques mots là-dessus ?

M. P. - Ecrire n'est pas traumatisant, au contraire écrire c'est être libéré d'un monde trop lourd (sans pour autant être traumatisant). Quant à l'origine de l'acte d'écrire, je ne crois pas à l'idée très répandue selon laquelle il y a toujours eu chez l'auteur un drame préalable qui le pousserait à écrire. Proust ou Kafka n'ont connu aucun drame, si ce n'est des micro-soucis avec les parents. En ce qui me concerne, aucun drame d'enfance non plus. Je pense plutôt qu'il s'agit d'une question de langage, une sorte de don qui permet à certaines personnes de penser directement en langue écrite, d'avoir accès à un langage absolu qui utilise cent pour cent des règles grammaticales, et même au-delà. L'écrivain est un virtuose élu.

Ph. B. - Un virtuose élu ? Bigre !

M. P. - Je ne sais pas si l'expression est parfaite mais les grands écrivains parviennent à utiliser le langage courant, les mots qui nous sont communs à tous, d'une manière extrême qui confère à ce langage des propriétés nouvelles, qui crée de l'Art et de l'émotion chez le lecteur. Et je ne crois pas que ces écrivains y soient pour grand-chose : bien sûr ils travaillent beaucoup, mais tout le monde travaille beaucoup. Simplement, quelques-uns font autre chose qu'écrire, ils font de la littérature, et ils ne comprennent pas comment ils y sont parvenus, donc c'est pour cela que je dis qu'ils ont été élus par quelque chose de supérieur, pas nécessairement religieux, ce peut-être le grand auteur commun décrit par Borges, ou bien juste une propriété naturelle et spécifiquement humaine qui tombe sur certains et pas sur d'autres.

Ph. B. - Vous avez parlé du « réel » dans votre écriture, vous avez dit : « Le réel veut que je grave certaines scènes ». Les psychanalystes font un usage très précis de ce signifiant, mais vous, qu'est-ce que vous appelez « le réel » ?

M. P. - Le « réel » lui-même doit ici être entendu dans un sens flottant, parce que c'est le réel perçu par l'écrivain, qui va déformer ce qu'il a vu, vécu, rêvé, entendu raconter, pour n'en garder que ce qui pour lui fait sens, et donc, comme je le disais, qui va vivre ou entendre le réel en le pré-lisant, avant ensuite de l'écrire sur la base de sa vie-lecture déformée. Si je faisais un raccourci, je dirais que l'écrivain est juste le mur sur lequel le réel vient rebondir, s'il n'était pas là jamais le réel ne se transformerait en romans, tout serait oublié, il n'y aurait pas d'autre sens que le présent et la sensation physique primaire de l'être vivant : être heureux ou pas, sans aucune autre portée future.

Ph. B. - Vous avez commencé par écrire des récits, très courts, de vraies pépites : *Le Métier de dormir*, *Le voyage jusqu'à la planète Mars*, *Le moteur à os* et *La planète Mars*, qui est inédit. Puis vous êtes passé à des récits plus longs et au roman. Le style est toujours là, qui fait penser à Edward Hopper – c'est une femme qui me l'a dit, je suis d'accord avec elle – l'anonymat, la solitude des personnages, la suspension du temps. Vous avez utilisé une expression « Le livre sans coutures » et là, je ne savais plus si c'était Marc Pautrel le lecteur qui me parlait ou bien Marc Pautrel l'écrivain. Pouvez-vous nous dire pour conclure quelques mots sur les liens entre l'un et l'autre ?

M. P. - L'expression exacte est « Un ciel sans couture », elle est chinoise et vient je crois du classique taoïste Tchouang-tseu, mais je n'ai pas réussi à retrouver le passage. Un ciel sans couture, c'est-à-dire un ciel complètement bleu, représente l'image de la perfection. L'univers des chinois, particulièrement des taoïstes, est très présent dans mes livres, c'est un monde radicalement différent de notre monde occidental, chez eux il y a un grand équilibre général des choses, une sorte d'immense roue qui tourne, et il faut réussir à tourner en même temps qu'elle, être entraîné par elle et bénéficier de sa force, et le moyen d'y parvenir est de rester le plus inactif, le plus discret et le plus apparemment faible possible. Le taoïsme est un véritable traité de stratégie, et si on considère que toute la vie, de la naissance à la mort, est hélas une guerre défensive, il devient très utile de suivre les conseils de Lao-tseu comme « Ne pas lutter, et pourtant savoir vaincre » ou bien « Celui qui sait où se tenir n'est pas en péril », cette dernière phrase étant l'exergue de mon deuxième livre. Pour ma part, j'essaie de suivre la Voie des chinois, de faire ce que j'ai à faire et seulement ça : écrire juste. Pour ce qui est des différences entre MP lecteur et MP écrivain, disons que je suis devenu écrivain parce que j'étais lecteur, mais je ne suis pas un bon lecteur de mes propres textes. Je ne me vois pas, si vous préférez. C'est d'ailleurs le cas dans la vraie vie : sans le secours d'un miroir, on voit quelques parties de son corps, mais on ne voit jamais son propre visage. C'est sans doute pour ça qu'on lit des romans, pour se voir en face.

Lacan Quotidien interrompt sa diffusion pour les vacances,
vous souhaite « bonnes vacances ! »
et attend vos textes d'été pour la rentrée !



Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

présidente **eve miller-rose** eve.navarin@gmail.com

rédaction et diffusion **anne poumellec** annedg@wanadoo.fr

conseiller **jacques-alain miller**

▪ rédaction

coordination **anne poumellec** annedg@wanadoo.fr

comité de lecture **pierre-gilles gueguen, jacques-alain miller, eve miller-rose, anne poumellec, eric zuliani**

édition **cécile favreau, luc garcia, bertrand lahutte**

▪ équipe

▪pour l'institut psychanalytique de l'enfant **daniel roy, judith miller**

▪pour babel

-Lacan Quotidien en argentine et sudamérique de langue espagnole **graciela brodsky**

-Lacan Quotidien au brésil **angelina harari**

-Lacan Quotidien en espagne **miquel bassols**

-pour Latigo, **Dalila Arpin et Raquel Cors**

-pour Caravanserail, **Fouzia Liget**

-pour Abrasivo, **Jorge Forbes et Jacques-Alain Miller**

▪traductions **chantal bonneau** (espagnol) **maria do carmo dias batista** (lacan quotidien au brésil)

▪designers **viktor&william francoizel** vwfcbzl@gmail.com

▪technique **mark francoizel & olivier ripoll**

▪médiateur **patachón valdès** patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ecf-messenger@yahooogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : philippe benichou

▪pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : gil caroz

▪amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : oscar ventura

▪ secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis ▫ responsables : anne lysy et natalie wülfing

▪ EBP-Veredas@yahoo.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela associação mundial de psicanálise (amp) em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : maria cristina maia de oliveira fernandes

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR [CLIQUEZ ICI](#).

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (anne poumellec annedg@wanadoo.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫ Paragraphe : Justifié ▫ Notes : *manuelles* dans le corps du texte, à la fin de celui-ci, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris. •